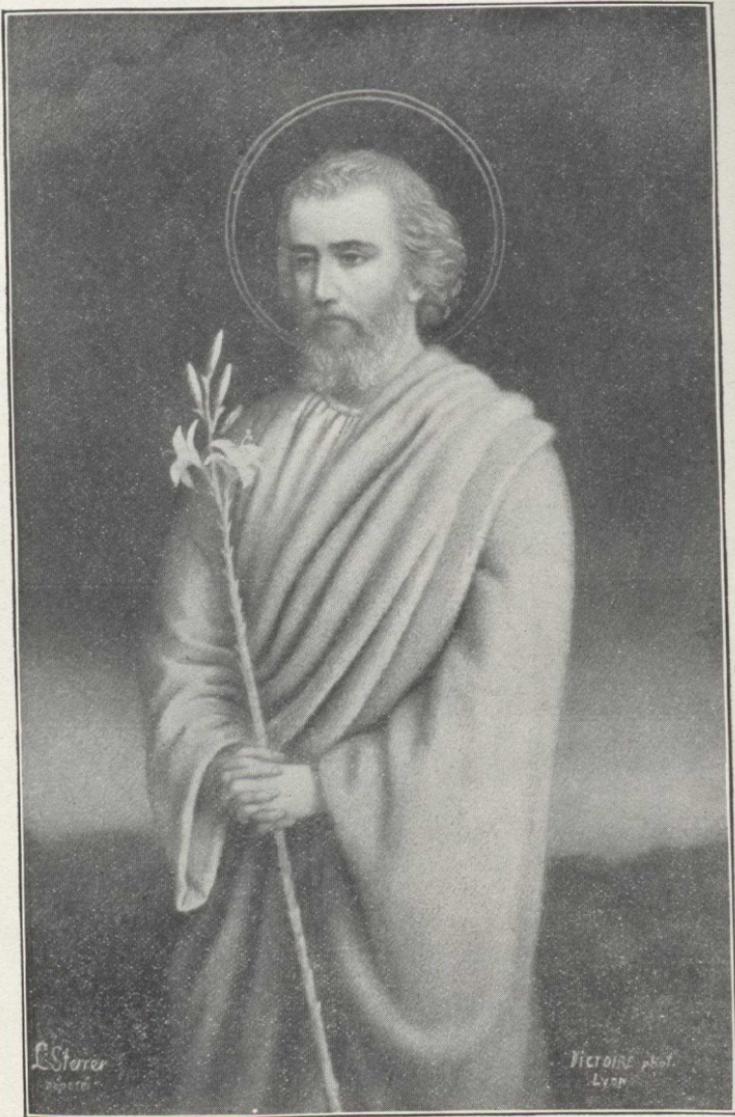


**PAGES
MANQUANTES**



SAINT JOSEPH

Fête de saint Thomas d'Aquin

(7 MARS)

Il plane comme l'aigle en des hauteurs sublimes,
Et les regards fixant la pure vérité :
Son rejaillissement l'inonde de clarté :
Il prend l'homme à son tour qu'il porte sur les cimes.

La Science en notre âge a fait bien des victimes,
L'esprit sur le chemin du doute est arrêté,
Qu'grisé par l'orgueil il mange le fruit gâté
Du savoir infernal qui conduit aux abîmes.

Comme un guide assuré pour diriger nos pas,
Le Pontife Léon nous donne saint Thomas
Que Dieu plaça lui-même au sommet de l'histoire

Quand transporté d'amour aux pieds du Crucifix
Il entendit : " De moi vous avez bien écrit. "
Les siècles s'useront sans épuiser sa gloire.

ABBÉ BRINTET.

VIE EUCHARISTIQUE ET VIE MONDAINE

RAPPORT PRÉSENTÉ AU CONGRÈS EUCHARISTIQUE, A LA
RÉUNION DES DAMES, PAR LE R. P. HAGE, O. P.

Mesdames,

Le rapport que j'ai l'honneur de vous présenter a pour sujet : " Vie eucharistique et vie mondaine ".

Dans toute démonstration, dans toute discussion, on sauve du temps et on gagne en clarté, si on a soin de commencer par définir les termes.

" Vie eucharistique " : vous savez ce que signifient ces deux mots : c'est la vie chrétienne soutenue, développée, alimentée par la sainte Eucharistie, soit par la réception du Sacrement, soit par l'assistance au sacrifice, soit par la visite à la Présence réelle.

" Vie mondaine " : voici deux mots bien complexes, et sur la signification desquels il est pourtant nécessaire de nous bien comprendre, sous peine de n'aboutir point à des conclusions pratiques.

" Vie mondaine " : cette expression se prend d'abord dans son sens péjoratif ; Vie mondaine de principes, de mœurs, d'habitudes ; vie mondaine dont les maximes, les exemples, les actes sont la contradiction des actes, des exemples, des maximes de l'Évangile ; vie mondaine, dont Notre-Seigneur a désigné le Prince en la personne de Satan lui-même, et qui est, en effet, le premier ministre du démon au département de l'iniquité, vie mondaine qui se dresse, en un mot, comme l'éternelle ennemie du Christ et de son Église. C'est d'elle que parle saint Paul quand il dit : " N'allez pas vous conformer à ce siècle " : c'est à elle qu'il faut appliquer la célèbre définition de saint Jean, quand il en réduit les dérèglements à la triple concupiscence, celle des yeux, celle de la chair et l'orgueil de la vie, c'est elle, enfin, que Notre-Seigneur rejette et anathématise, quand, la veille de sa passion, il arrête le cours de sa prière pour faire cette étrange protestation : " Je ne prie pas pour le monde ". Or, nous naissons tous et nous vivons forcément au milieu de cette foule égarée sans

doute et aveugle, mais si nombreuse qu'elle nous enveloppe, si brillante qu'elle nous charme et souvent nous entraîne. Il y a là pour tous une épreuve redoutable, une tentation trop forte pour n'être pas dangereuse ; il y a là, comme parle l'Évangile, un grand et perpétuel scandale.

“ Vie mondaine ” : ces deux mots ont une seconde signification, moins mauvaise que la première, encore que très déplorable et cette seconde signification est, de fait, dans l'existence de la femme, la plus connue et la plus commune, la plus universellement répandue, et par un grand malheur, la plus adoptée en pratique. Vie mondaine signifie ici : vie de plaisirs et d'amusements, de relations frivoles et de temps perdu, de veillées prolongées sans mesure et de théâtres fréquentés sans discernement. Vie où la fascination de la bagatelle obscurcit le bien, où le devoir austère est relégué au second plan : vie qui sépare la femme de son mari, chacun ayant donné à son existence une orientation différente ; vie qui ne permet plus à la mère de s'occuper de l'éducation de ses enfants, ni à la maîtresse de maison de remplir ses obligations d'ordre et de surveillance ; vie, néanmoins, où l'on prétend rester chrétien, où l'on observe les pratiques religieuses, soit par la force de la routine, soit par un résidu de conviction adhérant au fond de l'âme indestructiblement ; vie, enfin, où l'on s'efforce de cheminer un pied dans le monde et un pied dans la religion, sinon même dans la dévotion. Tertullien écrivait aux païens : “ Ce qui vous plaît, nous le repoussons ; vous avez à dégoût ce qui fait nos délices ”. Voilà la bonne marque. Où est-elle à présent ? Quoi ! le matin à l'église, à la sainte table peut-être, et le soir au théâtre, en pleine immodestie ; au bal, en plein délire !

Est-ce à dire que ces participations aux fêtes du monde soient toutes mauvaises et toujours mauvaises en elles-mêmes ? Non. Relisez ce que saint François de Sales écrit à ce sujet dans son admirable livre de l'Introduction à la vie dévote, et de cette lecture vous pourrez déduire une troisième signification de la “ Vie mondaine ”. Il s'agit ici des devoirs de société qu'il faut remplir, des convenances auxquelles il est bon de satisfaire, des relations qui s'imposent, (hélas elles s'imposent trop quelquefois,) des visites qu'il faut faire ou qu'il faut subir, de tout cet ensemble de rapports, les uns agréables, les autres ennuyeux, par où il est convenu que l'on se prouve mutuellement estime et sympathie.

Nous avons ainsi en présence trois sortes de vie mondaine ; vie mondaine de principes, vie mondaine de plaisirs, vie mondaine de société. La première est mauvaise, la seconde est dangereuse, la troisième est bonne, et en regard de chacune d'elles, il nous faut maintenant placer la vie Eucharistique.

* * *

Il saute aux yeux que la vie eucharistique ne saurait en aucune manière se concilier avec la vie mondaine de principes : elle en est manifestement le contre-pied, mais, par cela même, elle en est efficacement le remède. Et puisque, tous, nous avons à vivre dans ce monde mauvais, à nous en préserver, à nous prémunir contre ce microbe de poison et de mort, c'est à la vie eucharistique que nous irons demander la force de la préservation et la grâce de l'immunité. Qui dit vie, dit esprit. Le monde est donc un esprit, mais un esprit qui n'est pas de Dieu, et parce qu'il n'est pas de Dieu, il est, à proprement parler, une altération, un désordre, une fausseté. Comment la vie eucharistique purifiera, en chacun de nous, cette altération, redressera ce désordre, détruira cette fausseté ? Par l'esprit eucharistique, qui est justement un esprit de pureté, un esprit d'union et d'harmonie, un esprit de lumière et de vérité. J'appelle esprit eucharistique, l'humilité dont Notre-Seigneur nous donne l'exemple dans sa vie au-dedans du tabernacle ; j'appelle esprit eucharistique, l'immolation de soi, que la sainte Victime opère chaque jour sur nos autels ; j'appelle esprit eucharistique, l'union intime du Christ sacramenté avec le Père qui est aux cieux. Or voici qu'à cette humilité une bonne visite au Saint Sacrement nous invite ; à cette immolation de soi, une pieuse assistance à la messe nous convie ; à cette union intime avec Dieu, une communion, la communion, la fréquente communion nous conduit. Et quand enfin par l'humilité nous aurons vaincu l'orgueil et la vie mondaine, quand par l'immolation de soi nous aurons détruit la sensualité de la vie mondaine, quand par l'union à Dieu nous aurons redressé l'essentiel désordre de la vie mondaine, celle-ci n'aura plus de prise sur nous et nous pourrons dire avec saint Paul, que nous usons du monde, comme n'en usant pas, car la figure du monde passe, et avec elle, ses promesses fausses et ses fausses joies.

Que dire, en second lieu, de la vie eucharistique par rapport à la vie mondaine de plaisirs ? C'est, si je ne me trompe,

le point de vue principal de cette étude. Le grand mal pratique de la société moderne est, à n'en pas douter, le plaisir, la recherche du plaisir, la fièvre du plaisir, du plaisir sous toutes les formes, du plaisir à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis la femme du monde, dont l'existence est un tourbillon, jusqu'à la femme du peuple, qui dépensera au cinématographe les cinq sous nécessaires à sa famille.

La vie Eucharistique est appelée, ici, à rendre deux services signalés : 1° en faisant comprendre qu'il n'est pas possible de concilier la théorie et la pratique du plaisir avec la théorie et la pratique chrétiennes ; que c'est là constituer un alliage qui, pour fréquent qu'il soit, n'en est pas moins condamné par la parole du Sauveur : " Nul ne peut servir deux maîtres " ; que l'on est dans une complète illusion si l'on s' imagine que l'on pourra goûter le matin les consolations de la communion et le soir les émotions du théâtre ; qu'il y a même une sorte de scandale à prétendre harmoniser deux choses aussi opposées que le sont la frivolité et le sérieux, la dissipation et le recueillement, la jouissance et le renoncement, le dehors qui est toujours léger et le dedans qui doit toujours être austère, que dès lors une conclusion s'impose, modérer encore, modérer toujours jusqu'à l'éteindre, la soif du plaisir, pour se donner tout uniment à la vie eucharistique, et à Celui qui du fond de son tabernacle nous crie sans cesse : " j'ai soif de vos âmes ".

Deuxièmement, et surtout, la vie eucharistique est appelée à ramener sincèrement vers Dieu et à l'accomplissement du devoir la société actuelle que perd le plaisir. Ah ! qu'il est donc vrai de dire que la Providence divine suscite en leur temps les hommes qui sont nécessaires et les dévotions qui conviennent. Pie X a été suscité par Dieu pour qu'il suscitât à son tour le décret sauveur de la communion fréquente. Décret sauveur ! On l'a ainsi appelé, parce qu'il libère l'âme de toutes sortes d'entraves dans lesquelles un reste de jansénisme la retenait captive, et empêchait son plein essor vers le Dieu de l'Eucharistie. Mais où seraient l'erreur et l'exagération, si l'on donnait au décret sauveur une signification plus large, embrassant la société toute entière, laquelle sera guérie de la fièvre du plaisir par le retour à la communion fréquente ? " Ceci tuera cela ", et c'est ce qu'a vu notre glorieux et bien-aimé Pontife, quand jetant un regard sur cette société, grande sans doute par certains côtés, mais indéniablement emportée par le courant de la jouissance et tout ensemble ankylosée par

la mollesse ; il a poussé ce cri : “ A la communion. Femmes du monde, qui sentez bien que votre existence est vide, vide de sérieux, vide de résultats, vide même de ces joies que vous recherchez, à la communion vous trouverez force et énergie, par la Communion vous referez votre vie, à la Communion vous remplirez votre cœur, par la Communion vous restaurerez toutes choses dans le Christ. ”

Enfin, si nous considérons les rapports de la vie eucharistique et de la vie mondaine simplement sociale, il faut affirmer hautement que celle-ci n'est pas, en principe, un obstacle à celle-là, et il faut exhorter incessamment les personnes du monde de mettre toute leur bonne volonté et toute leur pieuse industrie à n'en point faire un obstacle dans la pratique. Que les relations sociales ne soient pas, en principe, un empêchement à la Communion, rien n'est plus évident, puisque non seulement ces relations ne sont pas un mal, mais constituent un devoir, devoir d'état, et les exemples sont nombreux de femmes du monde, dont la foi prévoyante et ingénieuse sait concilier tous ces devoirs avec la Communion fréquente et quotidienne. Cependant, il faut l'avouer, pratiquement ces obligations de société empêchent la vie eucharistique de s'épanouir, non pas, encore une fois, qu'il y ait faute grave ou occasion prochaine de péché, mais elles distraient, elles dissipent, elles font perdre du temps—et il n'en reste plus pour les devoirs de la vie eucharistique. Qu'on me permette de toucher à un détail : les veillées canadiennes, je parle des bonnes veillées de famille, ne se prolongent-elles pas jusqu'à onze heures et minuit ? Comment se lever le lendemain pour assister à une messe matinale et y communier ? Il y a donc lieu ici à contenir les relations de famille et de société dans des bornes assez justes pour que la Communion et les autres devoirs eucharistiques puissent être fidèlement pratiqués.

La femme sincèrement catholique ira même plus loin—dans ses rapports avec sa famille ou avec la société, elle saura trouver l'occasion de parler, de la communion fréquente, par exemple, en attirant l'attention sur les régions où elle se pratique, ou encore en profitant d'événements douloureux, pour parler de la consolation que donne la sainte communion,—ainsi l'épouse et la mère, la femme du monde au bon sens du mot et la chrétienne fervente auront une part abondante à la grande œuvre que poursuit le Saint-Père par son décret sur la communion fréquente.

ETAT ACTUEL DES CAUSES

DE BEATIFICATION ET DE CANONISATION

DANS L'ORDRE DE ST-DOMINIQUE

(*Suite*)

6.—AREQUIPA, au Pérou. La Servante de Dieu Anne des Anges de Monteagudo, religieuse professe de l'Ordre de St-Dominique, au Monastère de Ste-Catherine, décédée en 1686. Pour ce qui regarde le Postulateur Général, cette cause est déjà toute prête depuis plusieurs années. De nombreuses Lettres Postulatoires en ont demandé l'introduction qui ne saurait manquer d'avoir lieu cette année.

7.—MILAN ou Treia. Le Serviteur de Dieu, Louis-Marie Calco, Prêtre profès de notre Ordre, de la Congrégation de Ste-Sabine, décédé en 1709. Cette cause n'a pu encore être introduite, à défaut du Procès Additionnel sur la réputation de sainteté. Ce procès sera bientôt instruit dans la ville de Treia où l'on conserve en grande vénération le corps du Serviteur de Dieu dans l'antique église de notre Ordre. Les articles ont été écrits à cette fin, et les Lettres de la Sacrée Congrégation des Rites expédiées.

8.—ANAGNI. La Servante de Dieu Claudia de la Croix des Anges, Vierge du Tiers-Ordre de St-Dominique, originaire d'Anagni, morte à Rome, en grande réputation de sainteté, en l'année 1715. Elle est ensevelie dans la chapelle du S. Rosaire de l'Eglise Ste-Sabine. Cette Cause pour la même raison que la précédente, n'a pu encore être introduite. Mais les articles ont été écrits et les Lettres de la Sacrée Congrégation des Rites expédiées afin d'instruire à Anagni le Procès Additionnel de la réputation de sainteté.

9.—NAPLES. La Servante de Dieu Marie-Louise de Jésus, du Tiers-Ordre de St-Dominique, Fondatrice de l'Institut des Sept Douleurs de la B. V. M. et de Ste-Philomène, décédée en 1875. L'introduction de cette cause sera retardée de plusieurs

années par l'examen des nombreux écrits de la Servante de Dieu. et des révélations qu'ils contiennent sur les Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Des théologiens se livrent à cette étude depuis l'an dernier.

10.—NAPLES. Le Vénérable Serviteur de Dieu Placide Baccher, Prêtre séculier appartenant au Tiers-Ordre de S. Dominique, et Recteur de l'Eglise du St. Nom de Jésus, à Naples, décédé en 1851. Sa Sainteté Pie X a daigné signer de sa propre main, le 12 mai 1909, la commission introduisant cette cause. La congrégation dite de Non-Culte se tiendra bientôt ; d'ici là, on instruit à Naples le procès initial des vertus et miracles.

Le Vénérable Placide Baccher, de noble et pieuse famille, naquit le 7 Avril 1781. Tout jeune écolier, il se fit remarquer par sa dévotion ardente envers la Sainte Eucharistie qu'il recevait très-souvent, comme aussi envers la T. S. Vierge. Il récitait, chaque jour, son rosaire en entier. Emprisonné au cours d'une révolution populaire, à cause de l'attachement de sa famille à l'autorité royale, il fut visité dans les fers par la Très-Sainte Vierge qui lui révéla sa délivrance prochaine et son appel au sacerdoce. Ordonné prêtre bientôt après, la reine de Naples lui confia le rétablissement et la charge de l'antique église du S. Nom de Jésus. C'est là qu'à sa demande, après une très-fructueuse prédication, fut couronnée la Statue de l'Immaculée Conception, le 30 Décembre 1826. Pendant le carnaval et la Semaine Sainte, des foules immenses entouraient la chaire du zélé prédicateur, émues jusqu'aux larmes et poussées au repentir par son ardente parole et ses pénitences publiques. Il mourut à Naples, en grande vénération, le 19 octobre 1851.

11.—GAP, en France. La Vénérable Servante de Dieu Benoîte Rencurel, du Tiers-Ordre de St. Dominique, décédée en 1718. La première Congrégation, dite *antépréparatoire*, touchant les vertus et miracles, a été tenue en Décembre 1909. La seconde, dite *préparatoire*, sera tenue cette année. Le Promoteur de la Foi a émis des *Nouvelles Monitions* à cet effet. Cette cause est rendue célèbre par les fameux pèlerinages de N. D. du Laus, dans les Pyrénées. Le flot des visiteurs continue d'affluer au tombeau de la Thaumaturge, comme on l'appelle.



LES SOPHISMES DE LA JEUNESSE

J'AI BIEN LE TEMPS !

(Suite et fin)

Le temps de la vie nous a été donné surtout pour préparer notre avenir éternel.

Pour nous créer une situation en ce monde, il faut âpre-ment lutter. La tâche est parfois au-dessus de nos forces. Nous avons à nos côtés des compétiteurs mieux doués, capables de plus d'endurance. Ils arriveront avant nous, et malgré notre bonne volonté, nous ne pourrons pas parvenir où nous attirait le mirage de nos espérances. Nos énergies ne sont pas toujours à la hauteur de nos ambitions. Au cours de la lutte pour le succès, nous connaissons les lassitudes paralysantes et les abattements décourageants.

Quand il s'agit du monde surnaturel, rien de semblable. Dieu ne nous demande jamais ce qui est au-dessus de nos forces. Il connaît la vaillance de nos âmes, notre degré de résistance, le fond même de notre tempérament, les ressources de notre éducation. Il n'exige de nous qu'une chose, et c'est son droit, puisqu'il est notre Maître, c'est que nous ne laissions pas en friche le champ de notre âme, c'est que nous ne rendions pas vaine sa grâce et que nous fassions fructifier le talent qu'il nous a confié, et dont il nous demandera compte au jour qu'il lui plaira. Faire en tout la volonté de Dieu, voilà la manière très simple de préparer cette éternité pour laquelle nous avons été créés.

Sur cette terre nous ne pourrons peut-être pas amasser de richesses ; tant de causes, souvent indépendantes de notre volonté, viennent contrecarrer nos plus légitimes désirs. Nous pouvons, si nous le voulons, durant cette vie passagère, et c'est la seule raison d'être du temps, amasser des trésors pour l'Éternité. C'est si facile de donner à nos moindres actions une valeur divine. L'état de grâce et l'intention droite suffisent.

Je comprends ces paroles de Bossuet : " Que l'homme est

riche, son argent vaut tout ce qu'il veut ! Sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Manquez-vous d'argent ? Un verre d'eau froide vous sera compté. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner ? Un soupir, un désir, un mot de douceur, un témoignage de compassion ; si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle. Oh ! que l'homme est riche, et que de trésors il a en main !”

Saint Bernardin de Sienne a l'audace de dire que le temps bien employé vaut autant que Dieu même, puisque c'est la monnaie avec laquelle il nous a permis d'acheter sa divinité.

Ce temps qui nous permet de croître chaque jour davantage en perfection, en justice, en grâce, comment les jeunes gens l'emploient-ils ?

Quel usage faites-vous des grâces de Dieu ? Et cependant la Providence a été prodigue à votre égard. Comptez si vous le pouvez celles que vous avez reçues. Grâce d'une naissance dans une famille profondément chrétienne où vous avez puisé avec la foi le culte des saintes traditions ; grâce d'une éducation religieuse dans une maison où durant de longues années vous avez vécu en compagnie de condisciples vertueux sous la sage direction de maîtres dont la seule ambition était de faire de vous des vivants ; grâces de nombreuses retraites, où votre âme, baignée de lumière, pouvait se retremper aux sources de la vie ; grâces de sacrements fréquemment reçus ; grâces d'amitiés saines, fécondes pour le bien et pour l'action,

Comment avez-vous profité de toutes ces grâces ? Les traditions de la famille vous pesaient et vous aviez hâte d'en secouer le joug. Aujourd'hui, vous en faites bon marché. Tout cela c'est vieux jeu, un peu roccoco. Au collège vous ne pensiez qu'à échapper à la direction de vos supérieurs, et à l'heure présente où la fréquentation d'un prêtre vous serait d'un si précieux secours, vous fuyez ceux que vous connaissez. Les jours bénis des retraites ne vous apportaient que de l'ennui, et vous vous promettez bien de ne plus en user. Les sacrements que vous ne receviez souvent que par routine, vous les avez abandonnés.

Que de trésors perdus ! Si d'autres jeunes gens avaient eu toutes ces gâteries de Dieu, ils en auraient été reconnaissants. Beaucoup, parmi ceux qui sont loin de nous, rêvent du surnaturel, cherchent des occasions de pénétrer dans le sanctuaire, et vous, qui avez tant sous la main, par insouciance

ou dédain, vous ne voulez pas en user. Si vous aviez profité, je ne dis pas de tous, mais seulement d'une partie de ces secours divins, vous seriez aujourd'hui, sinon des saints, du moins des chrétiens solides, tandis que vous n'êtes plus que des ombres de chrétiens, que l'on ne reconnaît qu'au nom que vous portez, quand la peur ne vous oblige pas à le renier.

Les jeunes gens, en masse, négligent les grâces de Dieu, mais ce qui est presque fatal, quand on est livré à ses seules forces naturelles, à un âge, où les dangers de toute nature sont si nombreux, ils se ruent vers les plaisirs. Vice ou vertu, il n'y a pas de milieu.

La vie pour eux n'est plus la préparation de l'éternité, c'est une fête où l'on s'amuse. On veut jouir pleinement, totalement. Il n'y a pas un instant à perdre, le temps est si court et le printemps passe si rapidement. Arrière donc les pensées sérieuses et tout ce qui peut être une gêne.

Par une ironie monstrueuse on appelle cela faire la vie. " Quand un jeune homme a fait sur sa route beaucoup de bêtises, qu'il a perdu beaucoup de temps, qu'il a des dettes, qu'il est sot, médiocre, inutile et ennuyé, on dit qu'il a beaucoup vécu. Il faudrait dire qu'il est beaucoup mort. Ce qu'il a fait, c'est le rien ; il n'a rien fait. Il a laissé fermenter le rien ; le néant a produit le néant " (1).

* * *

Quand on reproche à ces jeunes gens leur insouciance du surnaturel ou leur vie dissolue, et qu'on les remet, comme malgré eux, en face des réalités éternelles, ils vous répondent, à moins qu'ils n'aient perdu tout sens chrétien et que la volupté ne les ait complètement abrutis : j'ai bien le temps. Je n'ai pas l'ambition d'être un ouvrier de la première heure, pourvu que je sois rangé au nombre de ceux de la onzième, je serai satisfait. Le banquet de l'éternité après celui de la vie. Nous reparlerons de toutes ces choses, si vous le voulez bien. Pour le moment, j'ai d'autres idées en tête; on m'attend ailleurs.

Vous avez bien le temps, dites-vous ! J'admire ou plutôt je suis effrayé de votre sérénité quand vous parlez de l'avenir. On dirait que vous avez en poche une assurance sur la vie signée par Celui qui en est le maître. Ce temps, l'aurez-vous ? Il y a une réalité à laquelle vous ne pensez pas, et qui devrait entrer en ligne de compte dans vos prévisions, c'est la mort.

(1) HELLO.—*L'Homme*, page 18.

Je sais très bien que les jeunes gens s'imaginent que la mort est loin d'eux ; si loin qu'elle n'arrivera jamais. Quand ce fantôme traverse leur vie, bien vite, comme les brumes du matin sous les rayons du soleil, il s'évanouit. Le soleil de la jeunesse est si ardent !

Et puis, pourquoi la jeunesse ne s'abandonnerait-elle pas aux illusions de la vie ? Un sang généreux court dans ses veines ; la santé éclate sur son visage et son cœur mesure le temps par des palpitations fortes et réglées.

Il est cependant un fait, affirmé par les statistiques, qui devrait faire réfléchir, c'est que les jeunes gens sont pour une large part dans la somme des morts quotidiennes. " La moitié des morts de notre temps, a écrit le Père Gratry, meurt dès les premiers jours et la moitié de ce qui reste meurt avant la parole. Une autre partie meurt avant d'avoir transmis la vie, et la cinquième partie seulement parvient à l'âge d'homme. "

Rien n'est plus naturel. Le jeune homme n'a pas encore atteint la vigueur et la force de résistance de la virilité. Pareil à ces frêles arbustes que la tempête brise et déracine, la mort n'a qu'à l'effleurer pour le jeter à terre. Que de jeunes gens aussi ont gaspillé follement, honteusement les forces qu'ils pouvaient opposer à l'action destructrice de la mort. En se jetant dans les bras des passions, ils se jetaient dans les bras de la mort. Pendant qu'ils prodiguaient les trésors de vie que Dieu leur avait donnés, une main invisible écrivait sur le mur de la salle de festin, comme autrefois pour Balthasar, leur sentence de mort.

Il faut ajouter, bien que cela paraisse étrange, que rien n'entre mieux dans les vues miséricordieuses de Dieu. Il y a dans la sainte Ecriture une parole que nous devrions méditer quand nous pleurons devant le cercueil d'un jeune homme et qui nous donne l'explication de tant de vies moissonnées à la fleur de l'âge : " De peur que le mal ne corrompe son esprit et que l'illusion ne trompe son âme. . . Voilà pourquoi Dieu se hâte de le retirer du milieu des iniquités (1). "

Puisque la jeunesse ne nous met pas à l'abri de la mort, préparons-nous à affronter ses coups. Puisque nous ne savons pas l'heure ni le moment où nous serons frappés, soyons toujours prêts. Ne comptons pas sur le temps à venir pour purifier notre âme de ses fautes et acquérir des mérites, c'est trop

(1) Sap. IV, 11-14.

problématique et l'éternité est une affaire trop importante. " Dieu, dit saint Augustin, nous cache le dernier jour de notre vie, pour que nous profitions de tous les instants et de tous les jours. "

Qu'aurions-nous à offrir à Dieu, s'il nous appelait à Lui en pleine jeunesse ? Nos mains sont vides ! Nous avons peut-être pensé à tout, nous avons soigneusement organisé notre vie et nous avons négligé notre éternité.

Humainement parlant une vie manquée ne se refait pas. Par une admirable condescendance de la miséricorde divine, on peut racheter le temps perdu pour l'éternité. Saint Paul nous l'affirme (1). C'est la consolation offerte par la foi à ceux qui veulent refaire chrétiennement leur vie manquée.

Jeunes gens, jetez un regard sur votre passé. Il est peut-être jonché de ruines. Que faire ? Regrettez-le sérieusement. Ramassez tout ce qui vous reste de force et d'énergie et marchez résolument vers la perfection. Vous pouvez faire encore de la belle besogne. Les légères gelées du printemps n'empêchent pas les abondantes récoltes quand l'arbre a beaucoup de sève.

Et si ces lignes tombaient sous les yeux d'hommes chez qui les dernières illusions de la jeunesse sont évanouies, à eux aussi je dirais : Ne désespérez pas ! Les quelques jours de rosée et de soleil, venus à propos en septembre, décident souvent de la récolte. Demandez à Dieu de faire luire le soleil de sa grâce sur vos cœurs blasés et ils reprendront une vigueur nouvelle, ils seront capables sinon de grandes choses du moins de regrets féconds.

* * *

Cette pensée de la mort peut paraître bien lugubre pour des jeunes gens. Elle est nécessaire. C'est en la méditant, en la creusant qu'on devient de vrais vivants.

La mort nous apparaissant comme la faillite irrémédiable de toutes les créatures et la fin de tout ce à quoi nous sommes le plus attachés, nous comprenons que c'est une folie de s'acharner à la poursuite de ce qui passe et de tourner le dos à ce qui demeure, de se préoccuper du périssable et de négliger l'éternel.

Du milieu de toutes les ruines qu'elle accumule, elle nous crie : Le temps de la vie est court. Vous n'avez qu'une chose à faire, vous détacher ; aimer sans laisser prendre votre cœur ; pleurer sans vous désoler ; vous réjouir sans tenir à

(1) Ep. aux Eph., V, 16.

la joie ; acquérir sans vouloir posséder ; user de ce monde comme n'en usant pas (1).

« Il fallait à notre orgueil et à notre mollesse ce dernier coup pour nous confondre. Les vanités nous auraient trop aisément enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face, si de quelque côté qu'on se peut tourner, on ne voyait toujours devant soi ce dernier moment, lequel, lorsqu'il est venu, tout le reste de notre vie est convaincu d'illusion et d'erreur. O Seigneur, je vous rends grâces de ce secours que vous laissez à notre faiblesse, de cette humiliation que vous envoyez à notre orgueil, de cette mort que vous donnez à nos sens. Taisons-nous, mortels malheureux ; il n'y a plus de réplique : il faut céder ; il faut, malgré qu'on en ait, mépriser ce squelette, de quelque parure qu'on le revête. Ainsi, ô mort, tu m'es un remède contre moi-même. Il est vrai, tu ôtes tout à mes sens ; mais en même temps tu me désabuses de tous les faux biens que tu m'ôtes » (2).

En ouvrant sous nos yeux les perspectives radieuses d'une vie toute de lumière, d'amour et de béatitude, la mort fait de nous, qui avons tant besoin de vérité et de bonheur, des passionnés de l'au-delà.

Elle allume dans la nuit sombre le phare de l'espérance. Qu'importe alors les difficultés, les peines de cette vie, puisqu'elles préparent le bonheur sans fin de l'éternité. Nous les supporterons comme des vaillants. Nous n'aurons pas peur de l'action ; nous voudrons faire rendre à toutes nos facultés tout ce qu'elles peuvent donner.

Ne traitons plus la mort en ennemie, nous ingéniant à bannir ce qui rappelle son souvenir, mais regardons-la en face, préparons-la par une sainte vie, et d'avance, acceptons-la généreusement. Ce sacrifice librement consenti est la réparation suprême de toutes nos défaillances.

Et puisque tu combats, ô mort, nos négligences,
De vaillance et d'honneur puisque tu nous munis,
Puisque tu nous apprends les nobles indulgences,
Puisque nous te devons les rêves infinis,
Et que nul ne voit Dieu, si ton doigt ne le touche,
Tu peux venir : Voici mes yeux, voici ma bouche ;
Je sais que, quand la mort chez le Juste descend,
Elle ne garde rien de triste ou de farouche (3).

(1) Première aux Corinth., VII, 29.—(2) BOSSUET.—*Préparation à la mort*, 1ère partie.—(3) Gustave ZIDLER.—*Le livre de la douce vie*.

FR. A. VLUILERMET, O. P.

CALENDRIER DOMINICAIN

Mars 1911

1	Merc.	Les Cendres.
2	Jeudi	B. Henri Suso, C. O. N. <i>Double.</i>
3	Vend.	B. François de Capillas, M.O.N.(du 15 janv.) <i>I.-Double</i>
4	Samedi	S. Casimir, <i>Double.</i>
5	DIM.	1 ^{re} du Carême.
6	Lundi	B. Jourdain de Pise, C. O. N. <i>Double.</i>
7	Mardi	S. Thomas d'Aquin, C.O.N. Doct. et Patron des Ecoles catholiques <i>Tout Double 1^{re} cl. avec oct. sol.</i>
8	Merc.	S. Jean de Dieu, C. <i>Double</i> , (Quatre-Temps).
9	Jeudi	Ste Françoise, Vve, <i>Double.</i>
10	Vend.	La Ste Lance et les S.S. Clous de N.S.J.C. <i>Tout-Double</i> (Quatre Temps)
11	Samedi	B. Réginald, C.O.N. (du 12 février) <i>Double.</i> (Q.-Temps)
12	DIM.	2 ^e du Carême.
13	Lundi	B. Nicolas Pa'lea, C. O. N. (du 14 février) <i>Double.</i>
14	Mardi	Octave de S. Thomas d'Aquin, <i>solennelle.</i>
15	Merc.	B. Alvare, C. O. N. (du 19 février) <i>Double.</i>
16	Jeudi	B. Aimon, C. O. N. (du 21 février) <i>Double.</i>
17	Vend.	Le S. Suaire de N. S. J. C. <i>Tout-Double.</i>
18	Samedi	Bse Sybilline, V. O. N. <i>Double.</i>
19	DIM.	3 ^e du Carême S. JOSEPH, Epoux de la B.V. Marie et Pat. de l'Eglise univ <i>Tout-Double 1^{re} cl. avec oct. sol.</i>
20	Lundi	S. Pierre Damien, Ev. C. et Doct. (du 23 fév.) <i>Double.</i>
21	Mardi	S. Benoît, Abbé, <i>Double.</i>
22	Merc.	B. Ambroise de Sienna, C. O. N. <i>Double.</i>
23	Jeudi	B. Christophe, C. O. N. (du 1 ^{er} mars) <i>Double.</i>
24	Vend.	Les cinq Plaies de N.S. J. C. <i>Tout-Double.</i>
25	Samedi	ANNONCIATION DE MARIE, <i>Tout-Double de 1^{re} cl. avec oct. sol.</i>
26	DIM.	4 ^e du Carême, Lætare.
27	Lundi	De l'Octave.
28	Mardi	B. Pierre de Jérémie, C. O. N. (du 10 mars) <i>Double.</i>
29	Merc.	S. Grégoire le Grand, P.C. et Doct. (du 12 mars) <i>I.-D.</i>
30	Jeudi	S. Patrice, Ev. C. (du 17 mars) <i>Double.</i>
31	Vend.	Le Précieux Sang de N. S. J. C. <i>Tout-Double.</i>

A NOS ABONNÉS

N. B.—Le SAMEDI de chaque semaine une MESSE BASSE est dite en notre église du Rosaire à l'intention de nos ABONNÉS.

INDULGENCES DE MARS 1911

I.---Indulgences communes à tous les mois

Le 1er DIMANCHE (le 5.)

CONFR. DU S. ROSAIRE, 3 Indulg.

Plénierg. Plénierg. :

- 1.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la confr., *Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. 19).
- 2.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la confr. et *Pr.* (C. 24) ;
- 3.—*Cf. Cm. Assist.* au salut dans l'église de la confr. et *Pr.* (C. 25) ;

Le 2e DIMANCHE (le 12)

CONFR. DU S. NOM DE JÉSUS OU DE DIEU 3 Indulg. :

- 1.—Indulg. partielle de 7 ans et 7 quarantaines : *Cf. Cm. Vis.* à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. II) ;
- 2.—Indulg. plénierg. : *Cf. Cm. Vis., Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. III) ;
- 3.—Indulgence partielle de 200 jours : *Assist.* à la messe dite à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. IV).

Le dernier DIMANCHE (le 26)

A TOUS LES FIDÈLES, Indulg. plénierg. : pour avoir *récité avec d'autres* au moins *le tiers du rosaire, 3 fois par semaine, Cf. Cm. Vis.* d'une église ou chapelle publique et *Pr.* (C. app. 5).

II.---Indulgences propres au mois de mars

I.---INDULGENCES FIXES

7.—S. THOMAS D'AQUIN, C. dominic., patron des écoles.

A TOUS LES FIDÈLES : *Vis.* d'une église de dominicains et *Pr. Cf. Cm.* (Benoît XIII.)

19.—S. JOSEPH, Ep. de Marie, patron de l'Eglise universelle

Comme le 7 ; de plus Tiers-ordre de S. Dominique. Absolution générale avec indulg. plén.

25.—ANNONCIATION DE MARIE

CONFR. DU S. ROSAIRE, 3 indulg.

plén. et 4 partielles :

10 Récit du *rosaire entier, Cf. Cm.* (C. 13) ;

20 *Assist.* à la *process.* ce jour ou pendant l'oct. (C. 20) ;

30 *Cf. Cm. Vis.* (des les I vêpres) *Pr.* ce jour ou pendant l'oct. (C. 27) ;

40 *Indulg. part. :* a) 10 ans et 10 quarant. pour le *tiers du rosaire* (C. 15), b) 7 ans et 7 quarant. si l'on est fidèle au *rosaire hebdom.* (C. 17), c) 100 j. (C. 18), d) 7 ans et 7 quarant. *Cf. Cm. Vis. Pr.* (C. 30).

II.---INDULGENCES MOBILES

Les 3 premiers dimanches du Carême (les 5, 12, 19).

CONFR. DU S. ROSAIRE ; indulg. de 10 ans et 10 quarant. ; *Vis.* 5 autels (1) dans une église ou chapelle publ. (Sat. rom.) et *Pr.* (C. 32).

4e dim. du Carême (le 25).

CONF. DU S. ROSAIRE, 15 ans et 15 quarant. (au lieu de 10) : *aux condit. des 3 autres dim.* (C. 32).

(1) Il faut se déplacer pour distinguer ces 5 visites. Comme la plupart de nos églises ont 3 autels, on peut, après une première visite au maître-autel, visiter les trois autels en commençant par un des latéraux et en allant à la suite, puis terminer par le grand. Quand il y a 5 autels (ou plus comme à Notre-Dame de Montréal), on visite 5 autels différents. Il faut répéter les mêmes prières ou d'autres à chaque autel.

BIBLIOGRAPHIE

Bas les Masques, par le R. P. COUET, O. P. Brochure de 32 pages.
Librairie Beauchemin et librairie Granger, Montréal. 5 sous
l'unité—50 sous la douzaine — \$3.00 le cent.

Cet opuscule est le complément de LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA CONSCIENCE CATHOLIQUE, du même auteur.

Il prouve par *l'histoire* et les *faits contemporains* la nécessité de faire connaître les manœuvres astucieuses des sectaires.

Il fait voir aussi sur quel terrain on peut les combattre avec succès.

On ferait bien de répandre cet ouvrage parmi les membres des cercles, des sociétés de bienfaisance et des organisations ouvrières. Ce serait un excellent moyen pour les mettre en garde contre les sociétés secrètes défendues par l'Eglise.

Ecrit d'une plume alerte et facile, il rappelle vivement, à chacun, les devoirs de *l'heure présente*.

La peur de l'effort intellectuel, par le R. P. GILLET, des frères-prêcheurs. In-12 de 110 pages.—Librairie P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris. Prix : fr. 1-00. — Recommandé spécialement à la jeunesse.

SOMMAIRE : La paresse et la rêverie. — La paresse et les lectures. — Légitimité de l'effort intellectuel. Les difficultés de l'effort intellectuel. — L'éducation de l'effort intellectuel. — L'effort esthétique.

Idéal et jeunesse d'âme, par le R. P. H.-D. NOBLE, des frères-prêcheurs. In-12 de 128 pages.—Prix : fr. 1-00.—Même librairie.

SOMMAIRE : Qu'est-ce que l'idéal ? — Ceux qui n'ont pas assez d'idéal. — Ceux qui ont trop d'idéal. — Il faut vivre d'idéal. — Qu'est-ce que la jeunesse d'âme ? — Optimisme et jeunesse d'âme. — Religion et jeunesse d'âme. — Comment acquérir la jeunesse d'âme. — Bienfaits de la jeunesse d'âme.

SAINT-THOMAS,

SOLEIL DE L'ÂME

Le soleil monte, ardent. Tout s'éclaire, s'ordonne
Et se dresse en vainqueur des ombres de la nuit ;
Sur les champs d'épis mûrs l'or des moissons reluit,
Ondule au souffle agile où l'abeille bourdonne.

Le verbe de Thomas ainsi sur nous rayonne,
Engendre la clarté dans l'âme qu'il instruit :
Irradiant la terre, avec ordre il conduit
Le regard, depuis l'être à Dieu qui le couronne.

De l'homme et du chrétien il respecte la loi
Et pose à la raison les ailes de la foi :
L'harmonie entre tout brille intime et profonde.

Ame de Saint-Thomas ! soleil de vérité !
Montre au siècle assombri ta lumière féconde,
Enseigne à tous les temps le vrai, la charité.

ALUMNUS.

A TRAVERS JOURNAUX ET REVUES

NOTES—SOUVENIRS—RÉFLEXIONS.

I.—LA MINERVE.



UN article de Monseigneur Albert Battandier vient de paraître dans une revue française intitulée : ROME. Il est fort intéressant ; on le peut lire dans le numéro du 8 janvier 1911.

Voici le titre :

Les Colléges ecclésiastiques de Rome.

J'y fais une coupure qui intéressera, peut-être, les amis de notre Ordre.

LA " MINERVE "

On appelle ordinairement de ce nom le Collège de St-Thomas d'Aquin, fondé en 1577, par le Chapitre général des Dominicains, uniquement pour y recevoir les jeunes étudiants de l'Ordre.

Par la bulle " Pretiosius ", du 26 Mai 1727, Benoît XIII, Pape Dominicain, déclara qu'on y admettrait aussi d'autres étudiants, et qu'on pourrait leur conférer les grades académiques.

Le Collège était établi au grand couvent des Dominicains de la Minerve. (1)

(1) Pourquoi ce nom païen de Minerve ?

Pompée, général romain, voulant éterniser la mémoire de ses triomphes en Asie, éleva au premier siècle de l'ère chrétienne, sur l'emplacement même de l'église actuelle, un temple à " Minerve ", dans le paganisme, la déesse de la sagesse et des combats. De là, le nom de la Place, le nom de l'église, le nom du Couvent, et le nom du Collège.

Vers 750, le Pape Zacharie avait établi en ce sanctuaire des Religieuses basiliennes grecques réfugiées de l'Orient, et en 1370, après l'abandon de cet emplacement par les Sœurs, la ville de Rome le donna aux Dominicains.

Les Cardinaux Barberini, Torrecremata et Capranica, la famille

Après 1870, le gouvernement italien s'est emparé des locaux, les Dominicains reçurent l'hospitalité au Séminaire français, et la salle des Cours était la salle de récréation des élèves.

Puis, il s'établit rue Piè di Marmo, et finalement, rue Torre Argentina, où se sont faits les cours, jusqu'au moment où les Dominicains eurent reconstruit la nouvelle Université de la rue San-Vitale.

En 1882, Léon XIII ajouta à cette Faculté, qui ne pouvait avoir que des cours de Théologie, les cours de Philosophie, et, en 1891, ceux de droit canonique.

Les cours, il n'est pas besoin de le dire, sont strictement thomistes, les professeurs expliquent et commentent la "Somme" de St-Thomas.

L'enseignement de la Minerve a eu pour professeurs des hommes de grande valeur, parmi lesquels le Révérendissime Père Zigliara, mort Cardinal, et le Révérendissime Père Lepidi, actuellement Maître du Sacré Palais.

Ses cours comptaient une centaine d'étudiants, chiffre bien inférieur à celui de l'Université Grégorienne, et qui s'explique par la spécialisation particulière de l'enseignement.

Depuis 1909, une grande transformation s'est faite dans le Collège de la Minerve. Il a perfectionné son enseignement, appelé des Professeurs de toutes les nations, ajouté un grand nombre de Chaires, et il a maintenant vingt-six professeurs.

Sous le nom de Collège Pontifical et international du Docteur angélique, ou plus simplement, de Collège angélique, il accueille, non seulement les étudiants de son Ordre, mais ceux de toutes les nations, désireux de se perfectionner dans l'étude de St. Thomas.

Cet enseignement n'est plus limité aux seules doctrines thomistes, il embrasse l'ensemble de la Théologie et des autres sciences qui y touchent de près ou de loin, de telle sorte que les jeunes gens reçoivent une éducation complète.

Le 8 novembre 1909, à l'occasion de l'inauguration de ce Collège, le Pape écrivait au Révérendissime Père Cormier,

des Savelli, des Gaetani, des Orsini, comptent parmi les plus généreux bienfaiteurs de cette maison.

Notre église de Ste-Marie sur Minerve a été complètement restaurée par nos Pères, entre 1849 et 1854, d'après les dessins de l'un de nos Religieux, le Père Jérôme, et le coût total a dépassé un demi-million.

Général des Dominicains, la lettre : *Domum delectis*, où il indiquait les règles que devaient suivre professeurs et élèves, et qui en faisait une institution à part, appelée à un grand avenir.

II.—LE DRAPEAU DES ZOUAVES A PATAY.

Quarante ans après la bataille de Patay-Loigny, les journaux du 2 Décembre 1910, nous rappelaient l'héroïsme des Zouaves Pontificaux.

Ce souvenir m'a ému jusqu'à l'intime du cœur. Tant de fois avec lui, dans mon âme d'enfant, mon vieux Père avait bercé le Patriotisme et la Foi.

A part certains détails de technique et de stratégie, faciles à excuser pour quiconque ne connaît pas le métier, tout le reste est exact.

Pourtant, je regrette une lacune, on n'a rien dit du Drapeau. Et le Drapeau, c'est l'âme de la Patrie en marche, il allume le feu du courage aux quatre bataillons du régiment qui s'élança au combat.

Quand il flotte, en pleine mitraille, quand les balles l'ont troué, quand sa hampe est brisée, quand les uns sur les autres, Officiers, Sous-Officiers, Soldats sont tombés, pour le défendre, en une glorieuse hécatombe, n'en restât-il qu'un qui n'ait pas la mâchoire brisée, il garde à remplir un dernier devoir : Plutôt que de laisser prendre par l'ennemi la soie de l'étendard sacré qui portait l'honneur du pays, il doit l'arracher, la manger, s'il le faut, quitte à en étouffer.

Or, on a oublié de nous dire les exploits du drapeau des Zouaves à la bataille de Patay-Loigny. Je les connais, je vous les raconte :

Il y a ici, à ma connaissance, un Zouave Pontifical qui possède le "Livre d'or de son Régiment" il le sait par cœur et je l'en félicite, car l'esprit militaire, l'esprit religieux, l'esprit catholique, voilà une trinité qui n'a pas le droit de vieillir.

Je veux être exact, si j'oublie un détail, si je me trompe en quoi que ce soit, qu'il ait la bonté de me le dire en loyal camarade, il est sûr de ma poignée de main.

Donc, à propos de cette affaire, voici ce que je lis dans "Bittard des Portes". Je ne changerai pas un mot, on ne touche pas à ces choses-là.

“ Au début de l'action, la troisième Compagnie, (Capitaine du Reau,) était la garde du Drapeau, le protégeant avec vigilance ; Monsieur de Verthamon, sergent porte-Étendard, avait jeté sa carabine, pour mieux le tenir.

Les balles allemandes avaient troué l'étoffe, quand on commença à marcher sur le petit bois. Deux balles avaient frappé le Porte-Drapeau, à cent mètres du bois. (disons : 100 verges). Monsieur de Verthamon n'était tombé qu'à la seconde blessure, à laquelle il devait succomber cinq jours après.

Monsieur de Traversay, en voyant chanceler son Frère d'armes, veut saisir la Bannière, mais une balle le renverse au moment où il saisit la hampe.

Quoique déjà blessé à la main d'un coup de feu, le Comte Fernand de Bouillé se précipite pour la relever, il tombe la poitrine traversée.

Son fils, le Vicomte Jacques de Bouillé, prend sa place au poste d'honneur. Plus heureux que son père, il peut brandir et faire flotter l'Étendard.

La charge des Zouaves en reçoit une nouvelle impulsion ; mais, devant le bois, Jacques de Bouillé tombe foudroyé par une grêle de balles.

Son beau-frère, Monsieur Cazenove de Pradines, veut ramasser la bannière ; une balle lui brise la main. Enfin, Parmentier, un volontaire de l'Ouest, la relève ; un groupe de Zouaves s'écrasent autour du Drapeau, et lui fait traverser le bois.

Le soir,—le Commandant Le Gonidec de Teissan, fit faire l'appel.

Sur les 300 combattants du premier bataillon, 198 sont restés sur le champ de bataille.

Des 14 Officiers, 4 seulement, qui ne sont pas hors de combat. Triste, oui ! mais le Drapeau est sauf, et c'est tout, car il passe au dessus de la vie du soldat, comme la Croix passe au dessus de la vie du chrétien.

Tous les deux, à titre inégal, il est vrai, tous les deux sont comme une espèce de Sacrement qui produit le courage, le développe, l'enflamme. Or du courage, on n'en n'a jamais de trop, quand il s'agit de se battre pour son Pays, pour l'Église et pour Dieu.

III.—LES ILLETTRÉS EN BELGIQUE.

Les Provinces socialistes en ont le plus, les Provinces catholiques en ont le moins,

Je découpe dans la chronique de la " Presse " du 5 janvier 1911, 16ième page, dernière colonne :

" Du Courrier de Huy, " 2 décembre, 1910.

Déduction très-piquante :

En 1890, les jeunes gens nés en 1870, ayant par conséquent fréquenté les écoles de 1878 à 1884, sous le régime libéral de Belgique, nous donnent comme résultat : 15, 92% d'illettrés.

Chose étrange, en 1908 et en 1909, la statistique s'appliquant à des jeunes gens instruits sous le régime catholique actuel, (*le régime de l'éteignoir*, comme dirait un journal de là-bas, intitulé : La Gazette,) la statistique n'accuse plus que 8, 47% d'illettrés, soit une différence de 7, 45%, devenant pour le régime actuel l'équivalent d'un progrès sérieux réalisé en ce qui touche l'instruction.

Etes-vous sûr de ces chiffres, me direz-vous ?

Je les crois à l'abri de toute suspicion. Ils n'émanent pas du Ministère qui les publie.

Ce sont toutes les administrations des Communes libérales ou catholiques du pays qui les font ; le Ministère, dans l'espèce, exerce simplement le rôle de totalisateur.

Maintenant, pour se rendre bien compte, il s'agirait de savoir quelles sont les parties du pays, où l'instruction a atteint le plus haut degré de développement.

Inutile de discuter, voici les chiffres fournis par la statistique de 1909 :

Flandre orientale.....	12, 80%	illettrés.
Hainaut.....	12, 06	"
Flandre occidentale.....	9, 41	"
Brabant.....	7, 18	"
Anvers.....	6, 65	"
Namur.....	5, 33	"
Limbourg.....	5, 05	"
Liège.....	4, 71	"
Luxembourg.....	1, 87	"
Moyenne du Pays :	8, 47	"

La conclusion est claire :

Ceux-là le savent qui suivent le mouvement religieux et social. La Province de Luxembourg est une Province essentiellement catholique, et pourtant, comme vous le pouvez voir par les chiffres, elle laisse toutes les autres bien loin derrière elle.

Les Flamands du Limbourg tiennent tête aux Wallons liégeois.

Namur et Anvers battent carrément le Brabant,

Le Hainaut, forteresse du socialisme, vient presque en queue du Pays.

Il ne trouve que la Flandre orientale, capitale : Gand, rempart du citoyen Anseele, pour lui damer le pion.

Et puis après ?

Eh bien, après, je trouve qu'au lieu de critiquer nos écoles catholiques dans le pays, on ne ferait pas mal de comparer et de nous donner des chiffres ; on pourrait discuter, se parler, se comprendre et je le crois bien, la différence ne serait pas défavorable aux Catholiques.

FR. L. A. RONDOT,

des fr, pr.



“ UN AMI, UN AMI, SAVEZ-VOUS CE QUE C'EST ?.... ”

Il y a dans la vie des affections supérieures, des sentiments d'une noblesse et d'une force admirables, il faut les cultiver et non pas les déraciner. La culture du cœur consiste à tout mettre en harmonie. A Dieu la place souveraine, au Christ le trône sans égal, aux créatures de s'asseoir, degrés par degrés, sur les marches de ce trône invisible, enveloppées dans le rayonnement divin et transfigurées par ce voisinage d'Eternité.

Sur le Calvaire et sous le fardeau de la Croix, on a besoin de rencontrer—ça et là—un être ami qui essuie votre front et qui prene un instant sur ses épaules la croix où l'on doit mourir.

La force des éprouvés est, après Dieu, la confiance inébranlable des amis.

Le premier fondement d'une union des âmes, c'est l'harmonie des convictions personnelles ; ce qui ne repose point sur cette pierre angulaire sera renversé, et quand cette pierre croulera, tout le reste ne sera plus qu'un monceau de ruines.

Un ami, un ami savez-vous ce que c'est ? C'est un être qui ne doute jamais de vous ; car la plus grande injure qu'on puisse faire à un homme, c'est de douter de lui. Un ami, c'est un être qui ne vous demande rien et qui est prêt à tout vous donner. . . . Un ami, c'est un être clairvoyant qui a le courage de vous dire : Tu fais mal !—Un ami, c'est un cœur large qui oublie et qui pardonne. Un ami, c'est un être qui se compromet pour vous servir. Un ami, c'est la perle au fond des mers.

Oh ! les amis, les amis, les amis indomptables, les amis plus inébranlables que le roc, les amis qui ne bronchent pas, qui ne doutent pas, les amis qui ont la Foi vivante. . . . ô les amis, où êtes-vous ?

Les amis sont une force et une consolation. . . . Les vrais amis ! On ne les connaît qu'aux heures d'angoisses.

Oh ! la trahison des amis, leur défiance, leur soupçon, leur doute, leur abandon. . . voilà la vraie douleur. Ceux qui ne l'ont pas connue, n'ont rien senti.

LE PÈRE DIDON.

VARIÉTÉS

BOSSUET ET LACORDAIRE ACADÉMICIENS



Il n'est point rabaisser l'aigle de Meaux que de lui donner le titre d'académicien incomparable. Après la création du langage, qui fut l'œuvre de Dieu, la plus belle création de l'homme, c'est celle des langues. Ainsi Bossuet eut pour la formation de la nôtre des sollicitudes tendres, et il surveilla son enfance plus encore que celle du dauphin. " Il ne convient pas disait il de coufier des actions immortelles à des langues changeantes... (1) En conséquence, tandis que l'Académie fixe les règles du beau, lui, en compose les modèles. Moment solennel dans notre histoire littéraire, car le style qui n'est souvent, aujourd'hui, qu'un travail d'imitation, sous la plume du grand écrivain était une création de tous les instants. Bossuet ouvrait les livres, et la belle langue de France naissait ; et de même qu'Adam sortit parfait du sein de Dieu, la langue s'échappa de la bouche de son premier père dans un état de maturité et de splendeur qui n'a pas été dépassé.

Reposons nous ici dans une pensée consolante. Bossuet, Pascal, Corneille, tous les ancêtres de la langue française furent de grands croyants. Notre langue ressemble à ces enfants de pieuse famille qui ont bien commencé et qui finiront de même, en vertu d'une pente originelle plus forte que tous les vertiges mauvais. Aussi, c'est en vain que Voltaire lui apprend à blasphémer, un jour, elle se rappelle les louanges qu'elle rendait à Dieu dans son berceau, et Chateaubriand la ramène en pénitente aux autels du vrai Dieu.

Et, pour en revenir à Bossuet, permettez-moi une hypothèse qui renferme à la fois un tableau et une leçon.

Au moment où les scribes de la société moderne, s'apercevant que la tunique du Christ pouvait être vendue cher, nous crient de toutes parts : " Que me donnerez-vous, et je vous le livrerai ? ", imaginez l'évêque de Meaux descendant

(1) Discours de réception à l'Académie.

de ce Sinaï de la pensée française qu'il occupe, et s'avancant, l'auréole au front et la tradition de dix-huit siècles dans la tête, au milieu de certains laboratoires du *criticisme* contemporain. Comme, à l'aspect de tant de superbe et de frivolité dansant autour du veau d'or, le nouveau Moïse aurait raison de briser les tables de sa loi ! car ce n'était point la peine de mettre au monde une si noble langue pour des auteurs qui devaient la déshonorer, ni pour des lecteurs qui font aux scandales de la littérature des vogues plus bruyantes qu'à ses chefs d'œuvre.

Entre Bossuet et Lacordaire, la chaire a fait tant de largesses à l'Académie que je n'ose pas les énumérer, de peur d'avoir l'air de me complaire dans ma généalogie. A proprement parler, nul contemporain n'est comparable à l'auteur de l'*Histoire universelle*. Cependant, par un besoin impérieux de rapprochement à défaut de ressemblances, nous pensons au Père Lacordaire après avoir nommé Bossuet. Celui-ci est le génie le plus complet et le plus universel des temps modernes ; Lacordaire, plus développé dans le sens de l'élévation que de l'équilibre, ressemble à ces édifices de haut jet, dont le fronton aérien et finement travaillé fut soigné plus complaisamment par la main de l'artiste que la base. Bossuet a la simplicité de l'antique dans sa splendeur littéraire ; Lacordaire, antique par le caractère, mais moderne par la forme, n'a pas dédaigné ces excès de coloris que laissa tomber sur notre littérature la palette exubérante de Chateaubriand. Ajoutons cependant que le second a tiré de la langue des notes magiques qu'elle n'avait pas encore rendues, et qu'il a égalé le premier par la puissance oratoire, par la fierté du génie et par la dignité de la vie. C'est pourquoi, quand l'esprit parcourt les annales de l'éloquence évangélique aux deux derniers siècles, en descendant de Bossuet ; la plus haute cime qu'il rencontre, c'est la tête inspirée de l'illustre Dominicain.

Comme il était beau, à son apogée, l'immortel conférencier de Notre-Dame, avec ses airs de révélateur et sa triple auréole de grand homme, de religieux et de saint ! Le premier tressaillement que nous éprouvâmes à cette voix est une date impérissable dans l'histoire de nos émotions. Aussi Lacordaire ressemble à ces héros légendaires que l'imagination publique croit revoir partout, même après leur mort.

Quand il fut au midi de sa course, et que l'astre, n'ayant plus de rayons à recevoir, en pouvait répandre, le P. Lacor-

daire tourna vers l'Académie un regard saintement ambitieux. Jusque-là il avait fait descendre l'Institut, respectueux et étonné, au pied de sa chaire. Pour compléter sa tâche, il lui restait une victoire à remporter sur son siècle : c'était de faire monter la bure dominicaine à l'Institut. Son discours a été contesté, la noblesse de son dessein n'a pu l'être. Arrivé sur ces sommets, il prit d'une main la foi du XIII^e siècle, de l'autre les progrès du XIX^e ; il les personnifia quelques instants dans la plus belle assemblée littéraire du monde, et quand il eut béni cette alliance, ainsi que le laboureur s'assoit au bout de son sillon, il rentra dans le repos de sa vieille abbaye, non sans avoir jeté vers les tours de Notre-Dame un dernier regard, où se montraient déjà les signes précurseurs du dernier soupir.

P. CAUSSETTE.



PENSÉES

—Quand une âme veut fortement sortir de sa misère, l'acte de sa bonne volonté est comme un coup d'aile qui la soulève ; aussitôt Marie lui tend la main et la porte sur les hauts sommets de l'amour.

—Soyez toujours gracieux devant le devoir, content de tout et de tous : Dieu le veut ainsi.

--Le travail est comme une ancre immobile qui arrête l'agitation de notre cœur et de nos pensées.

—Le principal moyen pour rendre utile le travail, c'est qu'il soit accompagné de la prière et de l'application du cœur à Dieu.

—Travailler sans piété, c'est peu de chose, et la piété ne peut s'entretenir sans le secours des bonnes lectures.

—On perd toujours beaucoup auprès de Dieu, lorsqu'on veut trop se justifier devant les hommes.

—En agissant simplement, on fait plus que si on usait de machines.

DOM JEAN MABILLON.

ABD-EL-KADER ET LE THÉÂTRE

Il n'est personne qui ne connaisse au moins de nom, Abd-el-Kader, le célèbre émir ou chef arabe, qui prêcha et organisa au commencement du siècle dernier la guerre sainte en Afrique, contre les Français, et qui tint longtemps en échec leurs meilleures troupes et leurs meilleurs généraux.

Forcé enfin de se rendre, Abd-el-Kader, avait été déporté en France, vers 1847.

Une anecdote que nous avons recueillie, et qui paraît avoir pris date à cette époque va nous peindre au vif le caractère élevé de cet homme ; et le respect du célèbre émir pour la morale, pourra donner une leçon à certains catholiques moins scrupuleux que ce musulman.

Abd-el-Kader donc se trouvait à Bordeaux, où l'archevêque d'alors, Mgr Donnet, lui fit le plus bienveillant accueil ; hommes éminents tous deux, l'émir et l'archevêque s'étaient tout de suite compris et étaient devenus bons amis. Abd-el-Kader ayant reçu une invitation à un théâtre de la ville en fit part à son ami, l'archevêque. " Venez avec moi, monseigneur " dit-il au prélat. L'archevêque le remercia par un refus aussi absolu que poli, tâchant de lui faire comprendre que sa présence au théâtre public serait un scandale. L'Arabe n'y comprenait rien. Il ne comprenait pas qu'il pût aller lui, dans un lieu public où il était interdit de paraître à un homme aussi respectable que l'archevêque. " Mais si vous, Monseigneur, vous ne pouvez y aller, je ne le puis davantage. " A force d'instances il finit par se laisser convaincre. Il alla passer la soirée au théâtre. Le lendemain, il était triste et sombre. L'archevêque lui demanda quel soudain sujet d'affliction l'avait frappé.

" Hélas, Monseigneur, répondit-il, hier, *j'ai failli*. Je suis allé au théâtre. Je n'ai pas compris ce qui se disait mais mes yeux ont vu. "

Et Abd-el-Kader s'imposa douze jours de jeûne.

PRÉDICATIONS

STATIONS QUADRAGÉSIMALES

NEW-YORK, S. Vincent de Paul.....	T. R. P. HAGE.
MONTRÉAL, Saint-Jacques	R. P. MIVILLE.
“ S. Louis de France.....	T. R. P. BACON.
OTTAWA, S.-Jean-Baptiste	R. P. COUET.
LEWISTON, S.-Pierre	T. R. P. BÉLIVEAU.
FALL-RIVER, Ste-Anne.....	R. P. BOURBONNIÈRE.
—————	
MONTRÉAL, N.-D. de Grâce du 5 au 12....	R. P. DOYON.
“ St-Jean-Baptiste, retraites.....	{ T. R. P. A. C. COTÉ. R. P. BOURQUE.
“ le 16, réunion du T -O.....	T. R. P. A. C. COTÉ.
TROIS-RIVIÈRES, Cathédrale, retraites.....	R. P. COUTURE.
QUÉBEC, réunion du Tiers-Ordre, le 5.....	T. R. P. E. LANGLAIS.
ST-ROMUALD, retraite, du 5 au 12.....	{ T. R. P. E. LANGLAIS. R. P. RÉG. DUPRAS.
ST-AMBROISE DE LORETTE, retraites, 5-26..	R. P. RÉG. FARLY.
ST-JOSEPH DE LÉVIS, retraite, du 12 au 19.	R. P. RÉG. DUPRAS.
FALL-RIVER, Bowenville, du 5 au 31	T. R. P. ROULEAU.
BELLERIVÉ, du 5 au 19	R. P. DALLAIRE
QUÉBEC, Basilique, neuv. St-Frs-Xavier ...	R. P. M. MARION.
MONTRÉAL, St-Ls de France, du 5 au 16....	R. P. THIBAUT.
“ “ “ du 16 au 2 avril	R. P. MARTIN.
“ N.-D. de Villeray, 2 avril au 16.	T. R. P. A. C. COTÉ.
“ S. Arsène, 2 avril au 16.....	R. P. BOURQUE.
BATISCAN, triduum, du 16 au 19.....	R. P. THIBAUT.
SHERBROOKE, cathédrale, du 19 au 2 avril.	{ R. P. DALLAIRE. R. P. THIBAUT.
BUCKINGHAM, retr. anglaise 26 au 2 avril..	R. P. CHAMBERLAND.
“ retr. française du 2 au 9.....	{ R. P. BACON. R. P. THIBAUT.
S. JOSEPH DE SOREL, ret. 26 fév. au 5 mars	{ R. P. J.-D. DÉZIEL. R. P. D.-A. TURCOTTE.
FARNHAM, retraite du 5 au 12.....	T. R. P. GILL.
KAMOURASKA, du 5 au 12.....	R. P. J. D. BROSSEAU.
CLAREMONT, N.-H. du 5 au 20 avril.....	R. P. COUTURE.

PRÉDICATIONS (*suite*)

MONTRÉAL, Sacré.-Cœur, retraites pascales.

5-12 et du 12-19 ret. aux dames et demois.	{ R. P. LAMARCHE. R. P. DÉZIEL
du 19 au 26, retraite aux jeunes gens	{ R. P. LAMARCHE. R. P. GRANGER.
du 26 au 2 avril, retraite aux hommes....	{ R. P. DÉZIEL. R. P. TURCOTTE.
ACTON-VALE, retr. pascale du 12 au 19....	R. P. TURCOTTE.
ST-GEORGES DE WINDSOR, retr. 19 au 26 .	{ R. P. BROUSSEAU. R. P. DÉZIEL.
JOLIETTE, Cathédrale, retraites pascales du	{ R. P. LAMARCHE. R. P. GRANGER.
28 mars au 9 avril....	
S. HYACINTHE, N.-Dame du Rosaire, le 7..	R. PHILIPPE PERRIER
retraites pascales du 5 au 19.....	R. P. GRANGER.
ret. aux hommes et j. gens 19 au 2 avril.	T. R. P. LANGLAIS.
ROXTON-POND, Triduum pascal.....	R. P. BROUSSEAU.
S. SIMON DE BAGOT, du 12 au 19.....	R. P. L. BOISVERD.



L'année a douloureusement commencé pour la Province dominicaine de France. On nous annonce à quelques semaines d'intervalle la mort de deux religieux.

Le R. P. Jacques Ducret, jubilaire de profession religieuse, est décédé le 7 janvier à Aubange (Belgique) à l'âge de 78 ans.

Au même couvent d'Aubange, le 4 février, le T. R. P. Louis Boitel a rendu son âme à Dieu, dans la 65^e année de son âge, et la 42^e de sa profession. Religieux aimable et distingué, malgré une santé débile, il a su constamment se rendre utile à ses Frères et a composé plusieurs vies de nos saints.

R. I. P.

Superiorum permissu.

De licentia Ordinarii.